LA ROSE,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE,

AVEC UN PROLOGUE.

AVERTISSEMENT.

CETTE PIÈCE, quoique revêtue de l'Approbation du Censeur, essuya néanmoins beaucoup de difficultés, lorsqu'il fut question de la jouer. Les ennemis de l'Opéra-Comique firent tous leurs efforts pour en empêcher la représentation. PIRON trouva le moyen de lever les obstacles, en adressant la Requête suivante à M. le Comte DE MAUREPAS.

MONSEIGNEUR,

SANS autre appui qu'une parfaite confiance en votre pouvoir & en votre bonté, j'ose recommander à votre protection UNE ROSE qu'on veut empêcher d'éclore. Le désespoir des pauvres Entrepreneurs de l'Opéra-Comique, me force à prendre cette liberté. On vient de leur défendre la représentation de cette Pièce, au moment que votre départ les empêche d'être à vos pieds, & que la longueur & les grands frais des préparatifs ont achevé de les conduire à l'extrémité. Ils

avoient tout fait, dans l'espérance que votre indulgence & votre autorité les mettroient à l'abri de la persécution.

Votre Nom, MONSEIGNEUR, les conduit à la mort. Ainsi j'ose avancer que vous leur devez compassion, d'autant plus qu'on ne s'avise pas d'implorer ici votre appui, en faveur du scandale & de la licence. Un Abbé, commis à l'examen des Pièces, qui se conforme aux scrupules & à la rigidité de la Police, envoya LA ROSE à M. Hérault, avec son approbation, & sans avoir fait aucune rature. Il y a plus, MONSEIGNEUR; j'ai lu LA ROSE dans une Compagnie où il y avoit deux Evêques sexagénaires, & quelques Dames qui en sont déjà aux Directeurs. L'Ouvrage trouva grâce devant leurs yeux. Ils n'y ont voulu voir que ce que j'y montre. Les mots *Rose*, *Rosier*, *Houlette & Jardin*, leur ont bien fait penser quelque petite chose; mais ils convinrent tous, comme a fait l'Examinateur, que le voile de l'Allégorie étoit si heureusement tissu, qu'il n'y avoit pas le plus petit trou, par où l'on pût voir la nudité.

M. Hérault veut toujours être derrière le rideau, sans vouloir imaginer que ce rideau sera bien plus devant les yeux des Spectateurs, qu'il ne peut être dans l'idée des Lecteurs. Mon Théâtre représente un Jardin, au milieu duquel est un Rosier. La Rose éclate au-dessus de ce Rosier, & frappe les yeux des Spectateurs.

Tout cela répand une innocence continuelle sur tout ce qui se dit. Des Bergers se disputent, comme une faveur innocente, un Bouquet offert par la plus jolie Bergère du Hameau, lieux communs des niaiseries Pastorales. Je vous supplie très-humblement, MONSEIGNEUR, de vouloir bien donner des ordres plus doux que ceux de M. Hérault.

Sapè, premente Deo, fert Deus alter opem.

Un grand Roi, Très-Chrétien, ne dédaigna pas de secourir Molière dans un pareil cas, à l'occasion du *Tartuffe*; & cependant la même différence, qui se trouve à mon désavantage entre les deux Auteurs, se trouve à mon avantage entre les matières & les conséquences des deux Pièces.

Cette Lettre eut tout le succès qu'en espéroit Piron, & la Pièce fut représentée le 5 Mars 1744, avec les plus grands applaudissemens.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

L'AMOUR.

MERCURE.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente un Bosquet, où l'on voit, dans l'éloignement, une partie d'un Temple consacré à l'Hymen.

L'AMOUR, MERCURE, *tenant l'Amour par la main.*

L'AMOUR.

Air : *Fanfare de Choisy.*

ÇA, vîte, faisons fracas ;
Rien n'arrête ici mes pas.

MERCURE, *à demi-voix.*

Point de bruit ; parle plus bas :
A quoi servent ces éclats ?

L'AMOUR.

Qu'aux premiers sons de ma voix,
Tout reconnoisse mes droits ;
Qu'Hymen réduit aux abois,
Lui-même annonce mes loix.

MERCURE *à demi-voix.*

Quoi ! ne pourras-tu jamais
Taire aucun de tes projets ?

A peine sommes-nous entrés sur les terres de l'Hymen ! craignons d'être découverts.

Air : *Il sommeille.*

L'Hymen s'alarme au moindre bruit.

L'AMOUR.

Bon, bon, pendant toute la nuit,
Il sommeille.
Devant ses yeux, sous son rideau,
J'ai cent fois passé mon flambeau ;
Rien ne l'éveille.

MERCURE.

Ne nous y fions pas. Malgré ce calme apparent, tout est ici dans la défiance ; & déjà nous aurions été surpris, si je n'avois pas assoupi la Médisance & la Jalousie, à qui l'Hymen a confié cette Isle.

L'AMOUR.

Ah ! mon cher Mercure ! que je t'ai d'obligation ! tes soins assurent ma vengeance.

Air : *Des Billets doux.*

L'Hymen a méprisé mes loix;
Je ne suis plus, comme autrefois,
Admis à ses mystères.
Oui, pour m'en venger, à mon tour,
Je m'amuserai tout le jour
A chasser sur ses terres.

MERCURE.

L'occasion est favorable. Nous entrons dans la saison, où, pour sortir de l'enfance, les Bergères de ce Hameau sont obligées d'offrir à l'Hymen les premières fleurs & les premiers fruits qui croissent dans leurs jardins, pour qu'il en dispose à son gré.

L'AMOUR.

Je sais qu'il attend ce tribut, pour renouveler sa couronne, qui, sans doute, est bien fannée, depuis qu'il a négligé mes secours.

Air : *Vénus nous traite en rivales.*

Chez lui, le jour de sa fête,
Je faisois tous les honneurs;
Ma main couronnoit sa tête
Des plus agréables fleurs.

Nous vivions comme bons frères ;
Même gîte pour tous deux ;
Ses chaînes étoient légères,
J'en assortissois les nœuds.

MERCURE, *sur la reprise de l'air précedent.*

A faire mauvais ménage,
Vous avez perdu tous deux :
L'Amour en étoit plus sage,
Et l'Hymen bien plus heureux.

L'AMOUR.

Il a perdu plus que moi. Mais c'est trop nous amuser ; l'Aurore va paroître. Allons, Mercure, courons dérober les premières fleurs qu'elle fera éclore.

MERCURE.

Air : *Laire la, laire, lanlaire.*

Qui veut trop faire ne fait rien.

L'AMOUR.

Tout dort ici ; par ton moyen
Sans crainte nous pouvons tout faire.

MERCURE.

Laire la, laire, lanlaire,
Laire la
Ah nenni-dà.

Les Bergères qui cultivent ces fleurs, n'ont-elles pas leurs Mères, dont il faut sur-tout tromper la vigilance ?

L'AMOUR.

Mais quel droit ont les Mères sur ces fleurs?

MERCURE.

Quel droit ? Une Fille n'a rien ici qui ne soit à sa Mère.

L'AMOUR.

Quelle tyrannie !

Air : *Des Triolets.*

Cette loi là n'est nulle part,
Dans mon Digeste de Cythère :
Dans les préceptes de mon art,
Cette loi là n'est nulle part.
Chacun est libre à tout égard,
Mari, Femme, Fillette & Mère:

Tous ont leur petit fait à part,
Dans la Coutume de Cythère.

MERCURE.

Oh! cette Coutume n'a pas lieu dans un Pays où l'Hymen a ses droits à conserver.

L'AMOUR.

Il faudra l'y établir; & je prétends accoutumer les jeunes Bergères à en disposer à leur gré, sans consulter ni l'Hymen, ni leurs Mères.

MERCURE.

Pour y réussir, il faut user d'artifice. De mon côté, je n'épargnerai rien; éloquence, argent, j'employerai tout. Toi, si tu veux m'en croire:

Air: *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Quitte ton arc & ton carquois;
D'un simple enfant prends l'apparence:
Pour faire triompher tes loix,
Il faut déguiser ta puissance.

L'AMOUR,

L'AMOUR.

C'est bien dit : Nous réussirons, où j'y perdrai nes traits.

MERCURE.

Et moi, ma Réthorique.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

SYLVIE, *Bergère de vingt ans.*

ROSETTE, *jeune Fille de douze ans.*

LA MÈRE *de Rozette.*

COLIN, *Valet, Paysan.*

L'AMOUR, *Enfant de huit à neuf ans.*

L'HYMEN, Homme fait.

UN BERGER, *bel-Esprit, Arlequin.*

UN VIEILLARD, *très-richement habillé.*

UN JEUNE BERGER *aimable.*

Troupe de BERGERS & de BERGÈRES.

La Scène est devant la porte du Jardin de Rosette.

LA ROSE,

OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente, dans le fond, un Jardin, fermé d'une porte grillée; on voit à travers les grilles, un Rosier, au-dessus duquel paroît une belle Rose épanouie. Deux Figures, représentant la Jalousie & la Médisance, sont peintes à chaque côté de la porte du Jardin, comme deux gardiennes qui veillent à la conservation de la Rose.

SYLVIE, *seule.*

Air *Composé par M.* RAMEAU.

LE jour ne luit qu'à peine encore:
Qui me réveille, hélas! dans ce charmant séjour?
Sont-ce les rayons de l'Aurore?
Ou sont-ce les traits de l'Amour?

Ah ! dans cette saison nouvelle,
Que le cœur est peu fait pour un triste repos !
Et que, sur ces riants côteaux,
Un Berger souvent nous rappelle,
Plus que le soin de nos troupeaux !
Le jour ne luit qu'à peine encore :
Qui me réveille, hélas ! dans ce charmant séjour ?
Sont-ce les rayons de l'Aurore ?
Ou sont-ce les traits de l'Amour ?

Il s'élève un ramage d'oiseaux, & l'on entend, entr'autres, celui du Rossignol.

SCÈNE II.

SYLVIE, ROSETTE.

ROSETTE, *se croyant seule.*

Air : *Une jeune Nonnette en s'éveillant.*

QUE votre voix est tendre !
Petits oiseaux !
Que j'aime à vous entendre
Sous ces ormeaux ;

Je ne sais quoi de fretillant,
En vous écoutant,
Me palpite là.
[*Se mettant la main sur le cœur.*]
O gué, lon-la, lan-lere,
O gué lon-la.

SYLVIE, *d'un air dédaigneux.*

Air : *Gnia pas de mal à ça.*

Comme cela cause!
A l'âge qu'elle a,
Sentir quelque chose
Frétiller déjà!
[*Aigrement.*]
Tenez?

ROSETTE.

Gnia pas d'mal à ça;
Gnia pas d'mal à ça.

Air, *Menuet d'Hésione.*

Quoi donc levée avec l'Aurore!
Chère Sylvie, en bonne-foi;
Je n'ai cru d'éveillés encore
Que les petits oiseaux & moi.

SYLVIE.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Rosette, si bien habillée,
Pour un jeune cœur sans souci,
Me paroît elle-même ici
De bonne heure éveillée.

Air : *Gardez vos moutons, lirette, liron.*

Cela me convient bien à moi.

ROSETTE.

Pourquoi pas à Rosette ?

SYLVIE.

C'est que ce n'est pas son emploi
De mener sur l'herbette,
Paître les moutons,
Lirette, liron,
Liron, liron, lirette.

ROSETTE, *d'un petit air fin, le doigt index sur le nez.*

Hom !

Air : *Ramonez-ci, ramonez-là.*

Autre chose qui t'éveille,
Te met la puce à l'oreille !

Ah ! tu soupires tout bas !
Contez-nous-ci, contez-nous-çà, la, la, la,
Et nous ne le redirons pas.

SYLVIE, *dédaigneusement.*

Air : *Belle, Brunne.*

L'Innocente,
L'Innocente,
A votre âge il vous sied peu
D'être ici ma confidente.
L'Innocente,
L'Innocente !

ROSETTE.

Patience,
Patience !
Le monde n'aura plus lieu
De m'accuser d'innocence :
Patience,
Patience !

Air : *Une Perruquière, derrière S. Merry.*

A treize ans je pense,
N'être plus enfant :

Déjà je commence
D'avoir du tourlourirette,
D'avoir du lonladerirette,
[*Se touchant au front.*]
Du raisonnement.

SYLVIE.

Air : *Hélas! la pauvre Fille, elle a le mal de tout.*

Hélas! ma pauvre Fille!
Vas, tu n'as rien du tout!

Air : *Les Filles de Nanterre.*

Prends, petite Mazette,
Prends soin de ce jardin!
Voilà ton amusette:
Tu jaseras demain.

ROSETTE.

Air : *Gardez vos moutons.*

Oh, je suis lasse de garder
Toujours la maisonnette:
Il est temps de me hasarder.
J'irai bientôt seulette
Garder les moutons....

SYLVIE.

Le bel avorton
Pour porter la houlette !

Air : *Menuet d'Hésione.*

Il faut être une fille faite.

ROSETTE.

Suis-je donc moins faite que toi ?

SYLVIE.

Et plus d'une fois, ma poulette,
Avoir vu le loup comme moi.

ROSETTE, *d'un air gai & déterminé.*

Air : *Et frou, frou, frou ; & glou, glou, glou.*

A toutes choses vraiment, *bis.*
Il est un commencement ; *bis.*
Et gué, gué, gué ; & frou, frou, frou.
J'ai bon courage !
Je n'aurai pas peur du loup,
Je suis forte à mon âge.

SYLVIE.

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Petite téméraire.

ROSETTE.

Bon, le monde se plaît
Presque toujours à faire
Le loup plus gros qu'il n'est.

SYLVIE.

C'est un monstre effroyable!

ROSETTE.

Si ce n'est un loup gris;
Ce loup n'est pas si diable
Que tu le dis.

Laisse le venir seulement, tu verras si je t'appelle à mon secours.

SYLVIE.

Et quand crois-tu entrer en ménage, & te faire des nôtres?

ROSETTE.

Aujourd'hui.

SYLVIE.

Aujourd'hui?

ROSETTE.

Pas plus tard qu'aujourd'hui.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Pour me donner, belle Sylvie,
Mouton, houlette, & bergerie,
L'on n'attendoit que le printemps;
Et pas plus loin qu'hier encore,
L'on me promit la clef des champs
Dès qu'on verroit la Rose éclore.

Air : *Lanturelu.*

Je suis matineuse :
Et j'ai ce matin,
Été curieuse
De voir au jardin,
J'ai vu....

SYLVIE.

Quoi, Morveuse
Quoi ?

ROSETTE.

Que le terme est échu :

SYLVIE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

ROSETTE.

Air : *Dans le bel âge. Rondeau.*

J'ai vu la Rose,
Qui, tout nouvellement,
Étoit éclose.
J'ai réveillé Maman.
Venez ! voici le temps,
Ma Mère que j'attends :
Levez-vous, & pour cause !
Vîte la clef des champs ;
J'ai vu la Rose.

Et comme on n'est encore qu'aux premiers jours du printemps, & que cette Rose est un peu prématurée, elle ne m'en croit pas ; mais elle va la voir.

SYLVIE.

De l'humeur dont je te vois, Rosette, il faudra que ta mère se lève de bon matin, si elle ne veut pas trouver déjà la fleur moissonnée. Le desir d'être des nôtres, te la fera troquer contre la houlette du premier Pasteur qui s'offrira.

ROSETTE.

Oh, pour cela, oui.

Air : *Adieu, paniers.*

Contre les premières fleurettes
Je suis prête d'en faire un troc,
Si ma Mère tarde un peu trop;
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Vas prevenir, ma Chère,
Les Bergers d'alentour,
De la jeune Bergère,
Qu'on installe en ce jour.
Dis, pour sa bien-venue,
Qu'au plus joli Pasteur,
Rosette est résolue
De donner cette fleur.

SYLVIE.

Air : *Du chaos.*

Eh, crois-moi, vas, laisse faire
L'Amour, ce petit finet, et, et, et, et, et, et,
Sur la Rose printannière

Il n'a que trop l'œil au guet, et, et, et,
Et, dans un moment, je gage
Qu'on va tout mettre au pillage,
Dans ton joli joliet,
Qu'on va tout mettre au pillage,
Dans ton joli jardinet.

Mais, quand tu parles de choisir le plus joli Berger, sais-tu ce que c'est qu'un joli homme? As-tu des yeux pour en juger?

Air : *Ah, vraiment! je m'y connois bien.*

Tu devrois, pour un choix si rare,
T'en remettre à mon goût.

ROSETTE.

Tarare.
Je ne m'en remettrai qu'au mien;
Ah, vraiment! je m'y connois bien.

Voici ma Mère qui vient voir la Rose. Adieu. Laisse-nous.

SYLVIE.

Adieu; je vais dire à nos Bergers les bonnes dispositions où je te vois en leur faveur.

SCENE III.

ROSETTE, SA MÈRE.

LA MÈRE.

Air : *Vivons pour ces Fillettes.*

JE ne saurois croire cela.
Montrez-moi cette Rose.

ROSETTE.

Oui-dà!
Regardez, Maman; la voilà!

LA MÈRE.

Sitôt! quelle merveille!

ROSETTE.

Fraîche, belle & vermeille,
Déjà.
Fraîche, belle & vermeille.

LA MÈRE.

Air *De l'impromptu de la folie :* Alte-là.

On ne m'en faisoit point accroire.
Quoi! l'hiver à peine expiré!

Lorsque je le dirai,
On ne m'en pourra croire.

ROSETTE.

Oh bien, quand on la verra;
L'on vous croira.
Voulez-vous qu'on la cueille?
[*Elle appelle.*]
Colin!

LA MÈRE.

Non, non!

ROSETTE, *courant avertir Colin.*

Rien qu'une feuille!
[*Elle appelle encore.*]
Colin! Colin!

LA MÈRE, *la retenant.*

Alte-là!

Air : *Joconde.*

Colin ne doit pas toucher là;
Non, ma Fille; au contraire;
De votre mieux, conservez-la;
Je sors pour cette affaire:

Qu'en

Qu'en mon absence, à double tour,
Cette porte soit close;
Que personne avant mon retour,
Ne touche à cette Rose.

ROSETTE.

Et allez-vous bien loin?

LA MÈRE.

Non: je vais chercher l'Hymen & l'amener ici, pour la lui présenter sur le Rosier même, afin qu'il en dispose en faveur du Berger dont il aura fait choix pour l'unir à toi.

ROSETTE.

L'Hymen? Et qui est ce personnage là? l'Hymen!

LA MÈRE.

Air: *J'en ris comme elle.*

Mon Enfant, c'est le Dieu qui fait
Le nœud du mariage:
Mais, pour peu qu'à la fleur on ait
Causé quelque dommage;
S'il y voit le moindre déchet;
Plus de ménage.

Air : *Que faites-vous Marguerite ?*

Derrière une double grille,
L'on vous enferme aussi-tôt.
Adieu. Songez-y, ma Fille.

ROSETTE.

Mais, revenez donc bien-tôt.

Air : *Ton himeur est Catherène.*

Et du jour, à cette quête,
Ne passez pas la moitié ;
Car cette fleur n'est pas faite
Pour être long-temps sur pié.
On n'en voit point de la veille,
C'est leur sort infortuné :
Le matin fraîche & vermeille ;
Le soir.... [*elle souffle.*] autant de fané.

LA MÈRE.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Allez. Seulement ce matin,
Gardez bien le jardin, *bis.*
Vous me verrez, avant le soir.

ROSETTE, *faisant une révérence.*

Je ferai mon devoir. *bis.*

LA MÈRE.

Rentrez; & faites-moi venir Colin.

SCÈNE IV.

LA MÈRE, *seule.*

Air : *Adieu la jupe & la cornette.*

QUE d'inquiétudes secrettes!
Gare certains petits Voleurs,
Qui, jour & nuit, guettent nos heures.
Qu'on doit craindre pour les Filletes
Ces... ces... ces vilis petits lanternettes,
Ces vilis petits Pourteux.

[illegible]

Air : *La tampone.*

Quitte, quitte,
Pour aller vîte,
Chercher qui la gardera.

SCÈNE V.

L'AMOUR, LA MÈRE.

L'AMOUR, *regardant la Rose à travers la grille, & continuant l'air comme d'un air d'admiration.*

AH! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
La belle fleur que voilà,
Ha! ha! ha! ha!

LA MÈRE, *l'appercevant.*

Ne voilà-t-il pas déjà de mes Frippons ? Retirez-vous de-là, petit Drôle.

L'AMOUR.

Petit Drôle ! Cette bonne-Femme ! Ne diriez-vous pas qu'elle croit parler à quelque Marmot.

LA MÈRE.

Voyez-vous encore ce petit Résolu ; & qu'êtes-vous donc ?

L'AMOUR.

Allons, allons, ne badinez pas, Madame: vous iites l'enfant; & cela ne vous sied point. Elle ne reconnoît pas l'Amour!

Air: *J'en ferai la folie, ma Mie.*

Voilà vos Prudes farouches,
Dont les charmes baissent,
Qui font les petites bouches,
Et me méconnoissent:
Parlons pourtant de bonne-foi,
Nous avons, jadis, vous & moi,
Fait bien de jolies
Folies,
Fait bien des folies.

Air: *Ma Mère étoit bien obligeante.*

Ne faites pas tant la méchante.

LA MÈRE.

Parlez tout bas; j'ai près d'ici
Une jeune Fille ignorante;
Qui, peut-être, écoutant ceci,
Sachant que je fus obligeante,
Pourroit le devenir aussi.

L'AMOUR.

Eh! pourquoi non? J'ai droit sur elle : dès que la poule est à moi, le poussin m'appartient.

Air : *Boire à son tirelire.*

Ou le proverbe ment,
Bons chiens chassent de race;
Ou bien de sa Maman
Elle suivra la trace.
En fait d'amour,
Chacun son tour :
Chacun son tirelirelire,
Chacun son tourelourelour,
Chacun son tour.

LA MÈRE, *bas.*

Je suis sur les épines de le voir ici. [*haut.*] Allons, allons, mon ami, c'est trop jaser : déni-chez. Je vous défends l'approche de ma maison & de sa banlieue; partez.

L'AMOUR.

Oui-dà : mais, auparavant, je veux cueillir cette jolie rose-là, que je vois dans le jardin.

LA MÈRE, *l'arrêtant.*

Ne vous pressez pas tant. Que voulez-vous faire ?

L'AMOUR.

J'en veux parer ma coeffure : & j'en prétends faire la plus belle rose de mon bonnet.

LA MÈRE.

Tout doucement, tout doucement ; ce ne sera pas pour vous, ni pour votre bonnet.

L'AMOUR.

Et pour qui donc ?

LA MÈRE.

Pour l'Hymen.

L'AMOUR.

Pour l'Hymen !

LA MÈRE.

Oui, pour l'Hymen.

L'AMOUR.

Vous riez ?

LA MÈRE.

Je ne ris point.

L'AMOUR.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Fi donc ! fi donc j'apprête
A ce malgracieux,
Un ornement de tête,
Qui lui conviendra mieux :
Ce n'est pas une rose
Qu'il faut à son bonnet ;
Mais bien une autre chose,
Que votre Époux connoît.

J'en fais mes affaires, allez.

LA MÈRE.

Mon Époux ni moi ne connoissons rien à tout cela ; suffit que la Rose est destinée à l'Hymen, & qu'il l'aura.

L'AMOUR.

Vous en parlez bien résolument. On diroit, à vous entendre, que le jardin est à vous. Il est à votre Fille, ce me semble.

LA MÈRE.

Air : *Lerela.*

Eh bien, en est-il moins à moi ?
Une Fille, à ce que je croi,
N'a rien qui ne soit à sa mère :

L'AMOUR.

Lerela, lerelanlere,
Lerela
Que nenni-dà.

Air : *Du Triolet.*

Cette loi-là n'est nulle part
Dans le digeste de Cythère ;
Dans les préceptes de mon art,
Cela ne se lit nulle part :
Chacun est libre à cet égard ;
Mari, femme, fillette & mère,
Tous ont leur petit fait à part,
Dans la Coutume de Cythère.

LA MÈRE.

Air : *Zon, zon, zon.*

Je conteste ce point ;
J'ai mes droits sur sa rose :
Sans moi, je ne crains point
Que Rosette en dispose.

L'AMOUR, *ironiquement.*

Et non, non, non
La pauvre fille n'ose,
Et zon, zon, zon,
Laissez faire au tendron.

LA MÈRE.

En un mot, vous ne l'aurez pas ; c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR, *bas.*

Il ne s'en faudra donc guère. [*haut*] Je ne l'aurai pas ! Sûrement ?

LA MÈRE.

Très-sûrement.

L'AMOUR.

En jureriez-vous bien votre foi ?

LA MÈRE.

J'en jure sur ma foi.

L'AMOUR.

Bon, bon ; c'est peut-être sur votre foi conjugale ; cela ne m'épouvante pas.

LA MÈRE.

Que ce soit sur ce qu'il vous plaira : sa mère lui a défendu d'y laisser toucher, c'est assez ; on n'y touchera pas.

L'AMOUR, *contrefaisant le honteux, & d'un air ironique.*

Ah ! sa mère lui a défendu.... Oh ! c'est une

autre affaire : vous avez raison ; elle n'y laissera pas toucher : je me retire.

LA MÈRE.

Quand l'Hymen y sera, à la bonne-heure ; vous serez le bien-venu.

L'AMOUR, *du même ton.*

J'aurai la bonté de l'attendre. Je suis si patient de mon naturel !

LA MÈRE.

Ne venez donc que demain, entendez-vous ?

L'AMOUR.

Je vous obéirai ; ne craignez rien.

Air : *La jeune Isabelle.*

Jadis votre mère,
Pleine de soupçon,
Pour vous me vint faire
La même leçon.
L'amour imbécille,
Craignit la maman :
Je fus fort docile,
Souvenez-vous-en !

Il dit ces vers avec un ris malin, en la regardant sous le nez, & s'en va, en la menaçant de la tête.

SCÈNE VII.

LA MÈRE, COLIN.

LA MÈRE.

Air : *Grimaudin.*

JE te laisse avec Rosette,
Mon pauvre Colin;
Avec la jeune Fillette,
Garde ce matin,
Son joli landerirette,
Son joli jardin.

COLIN.

Oh, par sangué, laissez faire.

Air : *Des Fraises.*

De vouloir entrer dedans
Le premier qui s'expose,
Aura bian trouvé ses gens.

LA MÈRE.

Sur-tout conserve & défends
La Rose, la Rose, la Rose.

COLIN.

Tatigué, je sis trop bon ami d'un Drôle qui la lorgne de prés, pour la laisser prendre à d'autres.

LA MÈRE.

Et qui est-il ce Drôle-là, s'il vous plaît ?

COLIN.

C'est moi.

LA MÈRE.

Comment, Coquin ! c'est pour ton nez. Ah! je suis bien aise de savoir cela. Je saurai du moins à qui m'en prendre. Eh bien, c'est toi qui m'en répondras.

Air : *Joconde.*

Veille, tourne, rode à l'entour,
Je la mets sur ton compte :
Songe, s'il faut qu'à mon retour,
J'y trouve du mécompte,
Que, sans autre formalité,
Pour exemple authentique,
Je te fais pendre, en qualité
De voleur domestique.

COLIN.

Air :

Eh quoi, si tout bonnement,
Et sans stratagême,
J'allois...

LA MÈRE.

Pendu sur le champ.

COLIN.

Et si queucun l'aime :
Et que ce queucun madré ;
Pendant que je m'en tiendrai :
Venoit la la la la la,
Venoit la la la la la la la....

LA MÈRE.

Pendu tout de même.

Que je la retrouve, en un mot, telle qu'elle est; sinon, que toi ou d'autres y ayent touché; pendu, Colin, pendu. Adieu. Fais-y bien réflexion.

SCÈNE VIII.

COLIN, *seul.*

MA FOI, je n'y savois pas de meilleur secret, pour en torcher le bec aux autres, que de la prendre moi-même. Comment diantre défendre l'entrée d'une clôture comme celle-là ? Je ne saurois être de tous les côtés.

Air : *Ton himeur est Catherène.*

Je m'attends à queuque esclandre,
Ces murs seront tôt sautés :
Je ne peux, pour les défendre,
Être de tous les côtés.
Mille gens de toutes sortes,
Viendront les escalader :
Une maison à deux portes
Est difficile à garder.

SCÈNE

SCÈNE IX.

COLIN, ROSETTE.

ROSETTE *entre, en dansant.*

Air : *Plan, plan, plan, place au Régiment.*

COLIN, campos ! courage, allons,
Ma Mère a tourné les talons ;
Les chats décampés, les rats dansent :
D'aujourd'hui mes beaux jours commencent.
Ah ! l'on compte que j'aurai donc
Les deux pieds dedans un chausson !
Je ne suis pas si sotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

COLIN, *se grattant l'oreille.*

Queu petite endevée ! Pardi, pardi, je n'ai qu'à la laisser faire, je serai bientôt..... [*Il fait le geste d'un homme qu'on étrangle.*]

ROSETTE.

Oh çà, Colin; tout-à-l'heure, quand ma mère t'a appelé, tu me demandois cette Rose.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Au Berger le plus mignon,
Je voulois en faire un don :
Mais on en dira
Tout ce qu'on voudra ;
Je suis bonne personne :
Puisque tu la veux, la voilà :
Cueille, je te la donne,
Prends-la :
Cueille, je te la donne.

COLIN.

Tatigué, je m'en donnerai bien de garde; votre Mère vient de me dire comme çà que.....

ROZETTE.

Quoi?

COLIN.

Qu'elle me feroit enfermer, si l'Hymen ne retrouvoit pas la Rose telle qu'elle est.

ROSETTE.

Va, va, je ne crains rien : je viens de consulter des Bergères plus fines que moi.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux.*

Elles m'ont dit qu'en pareil cas,
Une Fille ne manque pas
De Roses artificielles,
Où les plus fins seroient dupés:
Les yeux de l'Hymen, disent-elles,
Tous les jours même y sont trompés.

COLIN.

Serviteur; je ne m'y fie pas.

ROSETTE.

Par ma fi, accommode-toi : je te donnois la préférence sur une troupe d'Assiégeans qui nous environnent, & qui ne s'en feront pas tant prier.

COLIN, *effrayé.*

Des Assiégeans!

ROSETTE.

Oui.

Air :

Et zing, zing, zing,
On sonne à l'assaut,
flon, flon, flon,
Liralironfa, gué, gué, gué,
Le joli Rosier va danser.

COLIN.

Et quelles troupes sont-ce ? comment sont-elles faites ? comment sont-elles mises ?

ROSETTE.

Le plus joliment du monde.

COLIN.

Mais encore ; l'habit d'ordonnance ?

ROZETTE.

L'uniforme est noir.

COLIN.

Ahi, ahi, ahi ! Je me doute de ce que c'est.

ROZETTE.

Un habit court, un petit hausse-col de linon bien transparent.

COLIN.

Cela veut dire un petit collet ; justement. Vlà les Abbés : je suis pendu.

ROZETTE.

J'ai pris d'abord ces Messieurs-là pour un détachement du Régiment de la Calotte, parce qu'ils

en avoient tous une fort jolie sur la tête. Mais quand j'ai crié : Qui vive ? Ils m'ont répondu : Grenadiers de Cithère ! Je t'avoue, cela m'a fait peur.

COLIN.

Vraiment vous avez raison, Rosette.

Air : *C'est un Moineau.*

Sous un menton,
Ce morceau mignon,
Fait de toile de linon,
De Cupidon
Est l'étendard & le guidon :
Lorsque le petit frippon,
Veut vaincre du premier bon ;
Pour oriflamme, il arbore, dit-on,
Sous son menton,
Le morceau mignon,
Fait de toile de linon ;
De Cupidon
C'est l'étendard & le guidon.

Je cours leur défendre l'entrée.

Air : *La petite Manon.*

J'aurai bien le dessus,
Ma Mère & son Argus
N'y feront que de l'eau toute claire.
Je veux faire un don
De la Rose & du Bouton ;
Je me peux, je me veux satisfaire :
Et plus on me défend
De faire ce présent,
Plus je me sens d'humeur à le faire.

Ma Cousine Sylvie doit avoir averti les Bergers du présent que je destine au plus joli d'entr'eux : qu'ils viennent.... En voici un justement. Voyons d'abord si Colin est bien occupé de son côté ; & revenons vîte ici lui tailler des croupières.

SCÈNE XI.

L'AMOUR, UN BERGER BEL-ESPRIT.

L'AMOUR.

COURAGE, mon Ami, il y fait bon.

Air : *Dondaine, dondaine.*

Nous arrivons heureusement ; *bis.*
C'est moi qui vous en fais serment,
La Rose,
La Rose,
Ne tient dans ce moment
Pas à grand chose.

LE BEL-ESPRIT.

Que je sache à quoi vous voyez cela.

L'AMOUR.

Il y a deux raisons pour n'en pas douter.

Air : *Le Démon malicieux & fin.*

Une Mère défend d'y toucher :
Un Argus prend soin d'en empêcher.
De tout temps un soin si ridicule,

Dans mes projets, loin de rien déranger,
Fit plus vîte avancer ma pendule,
Et mit l'aiguille à l'heure du Berger.

Profite bien du temps, tu as de l'esprit, tu en fais profession : tu fais des vers; c'est mon langage; séduis, presse, persuade. Mais dépêche-toi, si tu veux ; car je t'enverrai des Concurrens tout-à-l'heure. L'Hymen approche, & je n'en veux pas avoir le démenti. Adieu.

LE BEL-ESPRIT.

Laissez-moi faire ; la chose est en bonnes mains.

SCÈNE XII.

ROSETTE, LE BEL-ESPRIT.

ROSETTE, *à part.*

TOUT va le mieux du monde. Colin a de l'ouvrage pour du temps : J'aurai le loisir de faire un choix à mon aise. [*haut.*] Que souhaitez-vous, beau Berger ?

LE BEL-ESPRIT, *d'un ton plein d'emphase.*

Tel qu'on vit autrefois de l'Argonaute avide,
La nef ambitieuse aborder la Colchide ;
Tel, & plus empressé, je viens pour conquérir
L'ouvrage merveilleux de Flore & de Zéphyr.

ROSETTE.

Je n'entends ni le Grec ni le Latin. Tenez, je suis de ces filles qui veulent qu'on leur parle François. N'est-ce pas à ma Rose que vous en voulez ?

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Lon-lan-la derirette.*

C'est cela même que j'entends :
Je la demande & j'y prétends,
Lon-lan-la derirette,
En qualité de Bel-Esprit,
Lon-lan-la deriri.

ROSETTE.

Vous êtes un Bel-Esprit ! Et quelle bête est cela qu'un Bel-Esprit ?

LE BEL ESPRIT.

Diable ! un Bel-Esprit n'est pas une bête.

Mallepeste ! c'est la plus rare espèce d'homme qu'il y ait. J'ai lu même dans les Relations d'un voyage, en Occident, qu'il y a un Royaume là, des plus peuplés, où l'on n'en comptoit que quarante.

ROSETTE.

Que quarante Beaux-Esprits dans un Royaume?

LE BEL-ESPRIT.

Non; & si encore il y avoit dans l'*Errata* du Livre; quarante; *lisez* quatre.

ROSETTE.

Mais, dites-moi donc, qu'ont de si rare ces Beaux-Esprits?

LE BEL-ESPRIT.

Eh, mais, ce sont des gens, si vous voulez; qui pensent comme tout le monde pense; mais qui parlent, en récompense, comme on ne parle point.

ROSETTE.

Si bien donc, Monsieur le Bel-Esprit, que vous voulez avoir la Rose. Composons; voyons, que me donnerez-vous pour cela?

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Mainte précieuse fleur,
De bien plus grande valeur,
Qu'on admirera,
Qu'on vous enviera.

ROSETTE.

Cette offre est magnifique.
Et quelles sont donc ces fleurs-là ?

LE BEL-ESPRIT.

Des fleurs de Rhétorique,
Lan-la,
Des fleurs de Rhétorique.

ROSETTE.

Je ne connois point ces fleurs-là.

LE BEL-ESPRIT, *d'un air transporté.*

Ah ! ma divine Princesse ! elles forment le Bouquet le plus galant qu'on puisse offrir à vos charmes ! Bouquet éternel qui les éternisera ; qui vous éternisera ; qui m'éternisera ; qui nous éternisera tous deux, en s'éternisant aussi.

ROSETTE.

Quoi ! je serai éternellement jeune & jolie comme je le suis à cette heure.

LE BEL-ESPRIT.

Oui, vous dis-je ; je prétends immortaliser vos charmes avec ce bouquet-là. Je prétends que votre figure telle qu'elle est, fasse mourir de jalousie les Beautés qui naîtront dans mille ans d'ici.

ROSETTE.

Ah ! donnez-le moi donc vîte ?

LE BEL-ESPRIT, *tirant un papier de sa poche.*

Le voilà.

ROSETTE *lit.*

Chanson.... Ce n'est qu'une Chanson.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Robin turelurelure.*

Cette immortelle Chanson
Est la fatale voiture
Qui chariera votre nom,
Turelure !
Jusqu'à la race future.

ROSETTE.

Robin turelurelure !

Et si la voiture alloit s'embourber ?

LE BEL-ESPRIT.

Oh que non ! elle est attelée d'un Pégaze trop léger & trop vigoureux, pour ne pas rouler gaiement jusqu'à la postérité la plus reculée. Écoutez ; voici ce qu'on chantera de vous d'ici à mille ans.

[*Il chante avec un air fade & minaudier*].

Air : *Marotte n'eſt pas si sotte.*

Musette,

Chantez Rosette !

Chantez les grâces qu'elle a !

Sa joue à fossette,

Sa gorge grassette,

Son beau ceci, son beau cela.

Musette,

Chantez Rosette,

Chantez les grâces qu'elle a.

ROSETTE *répète.*

Sa joue à fossette,

Sa gorge grassette ;

Son beau ceci, son beau cela....

Oui-dà; je trouve cela bien joli.

LE BEL-ESPRIT.

C'est quand nous aurons cueilli la Rose, qu'il fera beau nous entendre!

Air: *du Mirliton.*

Je veux que depuis la Seine,
Jusques au Mississipi,
L'on chante à perte d'haleine,
Nos flons, flons, nos biribis;
Et nos mirlitons, mirlitons, mirlitaine,
Et nos mirlitons dondon.

ROSETTE.

Oui; je sens que cela me fera plaisir qu'on parle de moi dans tout le monde, & dans tous les temps: mais, encore un coup, si malheureusement vos vers n'alloient pas durer plus longtemps que ma Rose; adieu le nom de Rosette.

LE BEL-ESPRIT.

Ne craignez pas cela, vous dis-je: jamais un nom ne ratte avec moi l'immortalité. J'en aban-

donne un pour vous, mille fois moins beau que le vôtre, & qui pourtant s'immortalise tous les jours dans votre bouche, & dans celle de tout le monde.

ROSETTE.

Quel est donc ce nom-là ?

LE BEL-ESPRIT.

Marguerite, une petite Souillon que j'honorois de ma divine amitié.

ROSETTE.

Ah ! ha ! c'est sur elle que vous avez fait la Chanson !

[*Elle chante.*]

D'une main je tiens mon pot,
Et de l'autre Margot.

Et ce petit Branle que nous dansions encore hier.

Air : *Olire, olire, ola.*

L'avez-vous vu passer, *bis.*
Marguerite, ma Mie,
Olire, olire,
Marguerite ma Mie,
Olire, ola.

LE BEL-ESPRIT.

Voilà Marguerite immortalisée, comme vous voyez.

ROSETTE.

Eh que vous avoit-elle donné pour cela ; une Rose ?

LE BEL-ESPRIT.

Non. Une botte de navets, si célébrée par ce fameux Couplet :

Air :

Que faites-vous Marguerite ?
Ratissez-vous des navets ?

J'achevai le Couplet quand je les eus mangés. Tant d'autres noms fameux dont ma noble Muse a décoré le Temple de Mémoire. Par exemple, *Monsieur de la Palisse, qui seroit encore en vie, s'il n'étoit pas mort. Mon Ami Dupont, qui me venoit voir dans mon lit malade. Pierre Bagnolet, qui couchoit sur le cu du four de peur d'avoir froid.* Que sais-je ? Jusqu'à *la vache à Panier*, dont on parlera à jamais ; en disant, *qu'il n'en faut plus parler.*

Air : *Nanon dormoit.*

Rosette enfin,
Dans mes vers & ma prose,
Vivra sans fin.

ROSETTE.

Sur vous je m'en repose.

LE BEL-ESPRIT.

Ah ! je vous en réponds !

ROSETTE.

Allons, allons,
Allons cueillir la Rose,
Allons.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Le plaisir me transporte !
Que cet *allons* m'est doux !
Vite, ouvrez-moi la porte,
La Belle dépêchons-nous.

SCÈNE XIII.

UN VIEILLARD, LE BEL-ESPRIT, ROSETTE.

LE VIEILLARD, *sur le ton du dernier vers.*

LA, la, mon Ami, tout doux.
Vous y perdez vos pas,
Nicolas;
Sont tous pas perdus pour vous.
[*à Rosette.*]
Air : *Ton joli, belle Meunière.*
Laisseriez-vous cueillir la Rose
Par ce magot?
Souffrez qu'à ce choix je m'oppose!

LE BEL-ESPRIT.

Le plaisant sot!
Pour m'oser barrer le chemin!
Retire-toi vieux Roquentin!

LE VIEILLARD.

Je te l'escamoterai.

LE BEL-ESPRIT.

Toi ?

LE VIEILLARD.

Moi-même.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *D'une main je tiens mon pot.*

Il est vieux & radoteur :
Le bel escamoteur !
Je combats avec l'avantage
Du beau discours & du bel âge,
Par-dessus toi, dans ce conflit,
J'ai le corps & l'esprit.

LE VIEILLARD.

Air : *Vous en venez.*

La Belle-Enfant, je le confesse,
Je n'ai ni grâce ni jeunesse,
Mais aussi j'offre à tes beautés...

LE BEL-ESPRIT *le repoussant.*

Vous radotez, vous radotez !
Quand on vous dit que vous radotez,
Que vous radotez.

LE VIEILLARD.

Oh! patience.

[*Il continue où on l'avoit interrompu.*]

Mais aussi j'offre à tes beautés....

ROSETTE.

Air: *Tarare, ponpon.*

Bon-Homme, il a raison.

LE VIEILLARD.

Comme l'on me rembarre!

ROSETTE.

De quelle utilité pourroit m'être un barbon?

LE VIEILLARD.

Tout défaut se répare.

ROSETTE.

Oh, pour celui-là; non.

LE VIEILLARD.

Écoutez-moi.

ROSETTE.

Tarare,

Ponpon.

Je veux donner cette Rose à quelqu'un qui m'en sache long-temps gré ..., à quelque Berger qui la paye par de longs services; & vous mourrez demain. Fi donc ! Vous êtes si vieux que vous n'en pouvez plus : les mains vous tremblent. Dites la vérité; auriez-vous seulement la force de la cueillir ?

LE VIEILLARD.

Ne t'embarasse pas, Mignonne, ce seront mes affaires.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Du cahin, caha.*

L'on vous tient quitte
De cette affaire-là :
Croyez-moi, vieux Papa,
Votre petit dada,
Pour aller jusques-là,
Ne court pas assez vîte.

LE VIEILLARD.

Le vôtre court de-çà, de-là;
Jamais ne repose;

Ne fait point de pause ;
Il outre la dose :
Mais, en toute chose,
Le Sage va cahin, caha,
Le Sage va cahin, caha.

LE BEL-ESPRIT.

Fin du même air.

Le Sage ira comme il voudra,
L'Amour veut des ailes :
Je connois les Belles,
De vives Femelles ;
Et, ma foi, près d'elles,
Fi, de qui va cahin, caha !
Fi, de qui va cahin, caha !

ROSETTE, *le repoussant.*

Fi, de qui va cahin, caha.

LE VIEILLARD, *feignant de s'en aller, & montrant une pomme d'or.*

Eh bien, je m'en vais donc. J'aurois cru pourtant qu'un millier de pommes d'or, comme celle-là, valoit bien la Rose que je demande.

ROSETTE, *courant après.*

Ah ! la jolie pomme ! Montrez-moi, s'il vous plaît, que nous la voyions ?

LE VIEILLARD.

Volontiers, ma Fille ; tiens, regarde-là bien.

ROSETTE.

Où trouve-t-on des pommiers qui portent des pommes comme cela ?

LE VIEILLARD.

Dans une grande forêt qui m'appartient, & qui est toute pleine d'arbres de la même espèce ; le tronc, les rameaux, les feuilles & le fruit, tout est d'or.

ROSETTE.

Tout est d'or ! ah, la belle forêt !

LE VIEILLARD, *reprenant sa pomme.*

Adieu. J'y vais faire un tour de promenade, & m'y consoler du refus que je viens d'essuyer.

ROSETTE, *pleurant.*

Hom ! vous êtes bien méchant, de m'ôter cette pomme-là ; puisque vous en avez tant d'autres.

LE BEL-ESPRIT. [*à part.*]

Ahi! ahi! ahi!
Le temps se barbouille, bouille, bouille,
Le temps se barbouillera.

LE VIEILLARD.

Air : *Prête-moi ton panier.*

Il est une manière
De te faire donner
La forêt toute entière :
Tu n'as qu'à me mener
Auprès de ton, jeunette Bergère,
Auprès de ton Rosier.

ROSETTE.

Tenez, Monsieur, le Bel-Esprit, voilà votre Chanson.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Des Fêtes Grecques & Romaines.*

Comment donc, petite volage!
Est-ce ainsi, petit cœur de papillon?

ROSETTE.

Oh petite volage! petite tant qu'il vous plaira.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Je fais la chose en conscience.
Prenons une juste balance,
Et vous verrez, si nous pesons
Ensemble son offre & la vôtre,
De son or ou de vos chansons,
Qui des deux emportera l'autre.

LE BEL-ESPRIT.

La petite masque! Vas, tu n'as qu'à t'attendre à la gloire que ma Muse te préparoit.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Crains-en mille sobriquets :
N'en attends plus de bouquets.
Tu m'ôtes le tien :
N'espère plus rien
De ma docte fabrique.

ROSETTE, *lui montrant la pomme d'or.*

De semblables fruits valent bien
Des fleurs de Rhétorique,
Lon la
Des fleurs de Rhétorique.

LE BEL-ESPRIT *s'écrie, & dit d'un ton menaçant :*

Auri sacra fames !

Et oui, oui, nous t'immortaliserons ; mais ce sera de la bonne manière.

Air : *Marotte la femme à tretin tretous.*

Ma muse te promet, *bis.*
De mettre côte-à-côte,
Rosette, Madelon Friquet,
Et l'illustre Marotte ;
Femelles à tretins,
Femelles à tretous,
A tretins, treti, tretous.

[*Il s'en va d'un air gai.*]

Air : *La tampone.*

La tampone,
M'abandonne,
Pour quelques pommes ;
Retournons à nos navets,
Et, et, et, et, et, et,
Retournons à nos navets,
Et, et, et.

Le jeune BERGER.

Non, non! c'est à moi, non pas au Barbon
Qu'en est réservé le don.

Air : *Le fameux Diogène.*

Je cueille ici les Roses,
Dès qu'elles sont écloses;
C'est un emploi que j'ai.

LE VIEILLARD.

Passez, passez, jeune Homme;
Regardez cette pomme :
Voilà votre congé.

Air : *Que devant lui tout s'abaisse & tout tremble, de l'Opéra d'Atis.*

Que devant l'or tout s'abaisse & tout tremble!
Tout est soumis, tout cède à ce métal :
Un homme eût-il tous les défauts ensemble;
Fût-il tortu, vieux, difforme & brutal :
Dès qu'il est riche,
Il vous déniche,
Et vous supplante aussi-tôt son

Allons donc, mon aimable Rosette, allons, que t'amuses-tu-là à regarder?....

ROSETTE.

Ah! je vois le plus joli Berger du monde, qui accourt de ce côté-ci!

SCÈNE XV.

ROSETTE, un jeune BERGER, le VIEILLARD.

Le jeune BERGER.

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.*

La belle Fille, on publie,
Qu'une Rose de primeur,
Chez vous est épanouie.
J'aime cette belle fleur
A la folie;
Seroit-elle, par malheur,
Déjà cueillie?

ROSETTE, *tendrement.*

Fin de l'air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.*

Non, non! mais je l'offrois à ce Barbon,
Par qui je suis enrichie.

Le jeune BERGER.

Non, non! c'est à moi, non pas au Barbon
Qu'en est réservé le don.

Air : *Le fameux Diogène.*

Je cueille ici les Roses,
Dès qu'elles sont écloses;
C'est un emploi que j'ai.

LE VIEILLARD.

Passez, passez, jeune Homme;
Regardez cette pomme:
Voilà votre congé.

Air: *Que devant lui tout s'abaisse & tout tremble, de l'Opéra d'Atis.*

Que devant l'or tout s'abaisse & tout tremble!
Tout est soumis, tout cède à ce métal:
Un homme eût-il tous les défauts ensemble;
Fût-il tortu, vieux, difforme & brutal:
Dès qu'il est riche,
Il vous déniche,
Et vous supplante aussi-tôt son rival.

Le jeune BERGER, *tendrement.*

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les Belles.*

O toi ! qui, de bagatelles,
Contentes, & par-de-là,
Deux cœurs tendres & fidèles,
Amour, que me dit-on là ?
Est-ce ainsi qu'on prend les Belles,
O gué, lon-la,
O gué, lon-la.

LE VIEILLARD.

Oui, c'est ainsi qu'on prend les Belles.

Air : *Voilà comme ça se fit.*

Voilà comme ça se fait, *bis.*
Mon beau petit Muguet :
Auprès d'un bel Objet,
Aussi-tôt l'on met,
La main dans le gousset.
Ce geste lui plaît ;
On s'explique net ;
Et voilà comme ça se fait.

Oui, beau Mignon ; il n'y a rien de si méchant ni de si laid qu'un singe ; rien de si doux ni de si

beau que l'Amour : Eh bien, il est tel singe d'or plus adoré des Belles, que l'Amour tout nud.

Le jeune BERGER.

Eh ! qu'est-ce qu'un homme d'un âge aussi sérieux que le vôtre, voudroit faire de cette rose ?

ROSETTE *au Berger.*

Et vous, qu'en feriez-vous donc plus que lui ?

Le jeune BERGER.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

Moi, j'en ornerois ma houlette,
Ou mon joli hautbois ;
Mais, pour un Vieillard aux abois,
Ce n'est qu'une vaine amusette,
Moi, j'en ornerois ma houlette,
Rosette.

LE VIEILLARD.

C'est pour une autre fois.

ROSETTE *au jeune Berger.*

Mais aussi, vous voyez les belles pommes d'or qu'il me donne en échange : que pourriez-vous donner de mieux, vous ?

Le

Le jeune BERGER.

Air :....

Rien de cette espèce,
Ni de leur valeur ;
Pour toute richesse
Hélas ! je n'ai qu'un talalareritatou,
Je n'ai qu'un tendre cœur.

[*Tendrement.*]

Air : *Ce sont les amours qui font les beaux jours.*

Mais, de la tendresse,
Vaut bien un trésor :
Qu'est-ce que de l'or ?
Est-ce la richesse ?
Ce sont les amours,
Qui font les beaux jours.

ROSETTE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Qu'il a de douceur dans le chant,
Que tout ce qu'il dit est touchant !
J'en suis toute... Bon Homme ;

LE VIEILLARD.

Eh bien ?

ROSETTE.

Reprenez votre pomme;
Vous m'entendez bien?

LE VIEILLARD.

Quoi! pour une quarantaine d'années de moins!

ROSETTE.

Air : *Chantez petit Colin.*

J'aime mieux, franchement,
Sous la verte feuillée,
Folâtrer un moment,
Avec un Berger si charmant;
Qu'avec vous égarée,
Dans la forêt dorée,
Auprès d'un hibou,
D'un vieux marabou,
Bâiller tout mon saoul.

LE VIEILLARD.

Air : *Marotte fait bien la fière.*

Rosette fait bien la fière,
Pour une rose qu'elle a :
On n'en manque guère,

Quand on fait litière,
D'un métal comme celui-là.

[*Montrant la pomme d'or, en s'en allant.*]

Rosette fait bien la fière,
Pour une rose qu'elle a.

SCÈNE XVI.

ROSETTE, LE BERGER.

ROSETTE.

La belle affaire que je faisois, si vous ne fussiez pas venu !

[*Tendrement.*]

Air : *Goûtons bien les plaisirs Bergères.*

Mais du moins êtes-vous sincère ?
Berger, m'aimerez-vous toujours ?

LE BERGER, *tendrement.*

Rien, ma belle Bergère,
De nos tendres amours,
Si vous n'êtes légère,
N'interrompra le cours.

ROSETTE.

Air : *Menuet de M. Grandval.*

Que Monsieur le cueilleur de roses,
Renonce donc à son métier ;
Et me jure, avant toutes choses,
De n'en cueillir qu'à mon rosier.

LE BERGER, *même air.*

Très-volontiers ; mais que Rosette,
Me jure aussi de bonne-foi,
Et de son côté me promette,
De n'en laisser cueillir qu'à moi.

ROSETTE.

Air : *Crédit est mort.*

Je vous en donne ma parole ;

LE BERGER.

Je vous donne la mienne aussi :
Elle ne sera point frivole.

SCÈNE XVII.

L'AMOUR, LE BERGER, ROSETTE.

L'AMOUR, *leur mettant les mains l'une dans l'autre.*

ZISTE & zeste, fiez-vous-y,
Landeriri,
A ce que vous vous jurez ici.

[*Tous deux ensemble.*]

Ziste & zeste, fions-nous-y,
Landeriri,
A ce que nous nous jurons ici.

L'AMOUR.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Oh çà, finissez votre affaire !
Voici l'Hymen & votre Mère.

ROSETTE, *ouvrant la porte du jardin.*

Venez, Berger, il a raison.
Terminons vîte l'aventure.

SCÈNE XVIII.

L'HYMEN, L'AMOUR, LA MÈRE, LE BERGER, ROSETTE.

LA MÈRE, *à Rosette, en lui ôtant la clef des mains, & continuant l'air.*

Ah! ah! je vous y surprends donc,
Avec la clef dans la serrure!

L'HYMEN.

Air: *Un petit moment plus tard.*

Je reconnois à cet écart,
Le Dieu de Cythère.

L'AMOUR.

Je suis un petit Égrillard;
Eh bien, mon Compère,
La Rose, un moment plus tard,
Pour le Dieu de l'Hyménée,
Un petit moment plus tard;
Étoit..... étoit flambée.

[*A la Mère.*]

Il faut faire une terrible diligence pour me prévenir, notre bonne Maman; qu'en dites-vous?

SCÈNE XIX.

L'HYMEN, L'AMOUR, LA MÈRE, LE BERGER, ROSETTE, COLIN.

COLIN, *accourant tout essoufflé, & s'adressant à la Mère.*

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

MAÎTRESSE, faites retraite,
Les voici tretous !
Je suis las de faire tête,
Gare la rose, Rosette ;
Et vous itou !
Et vous itou !

LA MÈRE, *à l'Hymen.*

Air : *Dans notre Village.*

Songeons à la Rose :
Et vîte, de peur
De quelque malheur,
Qu'à son gré l'Hymen en dispose.

L'HYMEN.

Eh bien, à mon gré,
J'en disposerai.

L'AMOUR.

Air : *Camarade, prends bien garde.*

Camarade,
Prends bien garde,
De faire ici le Seigneur.
En faveur de ce jeune Homme,
Qu'ici mon suffrage nomme,
Dispose de cette fleur ;

Sinon je crie toute-à-l'heure : à moi, Grenadiers. Au lieu que si vous m'obéissez, je les fais retirer.

L'HYMEN *à l'Amour.*

Air : *La mirtamplin lantire larigot.*

Je veux bien vous obliger.
[*à Rosette.*]
Bergère charmante,
Permettez-moi d'adjuger,
La Rose à ce gentil joli Berger.

ROSETTE, *faisant une profonde révérence.*

J'en suis bien contente !

LE BERGER, *présentant sa houlette à Rosette.*

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

Et vous, adorable Rosette,
De ma main, pour un bien si doux,
Daignez recevoir la houlette.

L'HYMEN.

Bergers, Bergères, venez tous.
Au son de la tendre musette,
Venez l'installer parmi vous.

SCÈNE XX.

Le Théatre change, & représente une grande Allée d'arbres d'une extrême hauteur, lesquels mêlant leurs branches les unes avec les autres, forment une voûte de verdure, où plusieurs Pasteurs jouent de différens instrumens, célébrant la réception de Rosette.

TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, ET TROUPE DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

Après une musette, & quelques danses légères & galantes, la Troupe se met en rond, & danse le branle suivant.

BRANLE.

UNE BERGÈRE.

Aujourd'hui l'on donne à Rosette,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
La pannetière & la houlette :
Bergers, enflez vos chalumeaux ;
Pendant que l'Amour sur l'herbette,
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir nos troupeaux.

UN BERGER.

Elle ira maintenant seulette,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
Cueillir dans nos bois la noisette,
Et dormir aux bords des ruisseaux;
Pendant que l'Amour sur l'herbette,
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir ses troupeaux.

UNE BERGÈRE.

Bergers, point d'ardeur indiscrette,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
Laissez reposer la Poulette,
Sans l'éveiller mal-à-propos;
Pendant que l'Amour sur l'herbette,
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir ses troupeaux.

ROSETTE.

Non, non, Bergères, je suis faite,
Pour rire & faire la follette,
Bon, bon, bon, bon, bon, derirette;
Resterois-je seule en repos?
Pendant que l'Amour sur l'herbette,
Feroit bon, bon, bon, bon, derirette,
Feroit bon, bondir mes troupeaux.

La danse galante reprend, pour un moment, & est suivie des Vaudevilles suivans.

VAUDEVILLE.

Une Bergère, s'adressant à Rosette.

BERGÈRE, ce n'est pas tout
De savoir crier au loup,
Quand on se met en ménage.
D'autres y font le dégat.
Sachez bien crier au chat!
Au chat! au chat! au chat!
Et ne laissez pas aller le chat au fromage.

DES BERGERS les jeux badins,
Favorisent les desseins,
Du chat qui vous endommage.
L'on prévient donc l'attentat,
En criant sans cesse: au chat!
Au chat! au chat! au chat!
Malheur à qui laisse aller le chat au fromage.

LE CHAT prit un jour son tems,
Que d'un Berger de vingt ans,
J'écoutois le doux langage:

Sur l'animal scélérat,
Je criai bien vîte : au chat !
Au chat ! au chat ! au chat !
Sans quoi je laissois aller le chat au fromage.

UNE MUSETTE jouera,
Sa douceur endormira
Rosette au fond d'un bocage.
On s'expose, en cet état,
A crier bien tard : au chat !
Au chat ! au chat ! au chat !
Voilà comme on laisse aller le chat au fromage.

UN BERGER.

CERTAIN TENDRON délicat,
Ennemi de tout débat,
Dont on rit dans le Village ;
De peur de faire un éclat
A crié si bas : au chat !
Au chat ! au chat ! au chat !
Que le chat n'a pas laissé d'aller au fromage.

VAUDEVILLE.

CLIMÈNE, avant son mariage,
Masquoit les défauts de son cœur ;
On vantoit dans le voisinage
Sa complaisance & sa douceur,
Mais cette gent chérubine
Vient de s'unir à Damon ;
Et c'est le diable à la maison :
La rose est changée en épine.

QUOIQUE sur le retour de l'âge,
Philis s'étonnoit l'autre jour,
Qu'on ne lui rendît plus hommage,
Et s'en plaignoit au Dieu d'Amour.
Il prit d'une main badine
Un miroir au même instant :
Voyez, dit-il, en s'envolant,
La rose est changée en épine.

HIER, à certaine Fillette,
Que, par hasard, il rencontra,

Damon conta mainte fleurette,
Et même ne s'en tint pas là.
Je gagerois à sa mine,
Qu'à présent il s'en repent :
En pareil cas on voit souvent
La rose changée en épine.

JOUISSEZ, aimable jeunesse ;
Le temps perdu l'est pour toujours :
N'attendez pas dans la vieillesse
A faire usage de vos jours.
Si vous suivez ma doctrine,
Cueillez des fleurs au printemps :
L'hiver regne-t-il dans nos champs ?
La rose est changée en épine.

AU SEIN de la persévérance,
Tous les Amans du bon vieux temps,
Se soutenoient par l'espérance,
Et filoient d'ennuieux momens.
Fi, de ces vieilles routines
Que l'on suivoit autrefois :

L'Amant, sous de plus douces loix,
Cueille la rose sans épines.

QUAND L'HYMEN cueilloit une rose,
Jadis il s'y piquoit les doigts :
Aujourd'hui c'est toute autre chose,
Il n'est plus d'obstacle à ses droits.
Avec ses flêches badines
L'Amour épluche un rosier :
L'Amour fait si bien son métier,
Qu'Hymen n'y trouve plus d'épines.

LISE, au sortir de sa toilette,
Enchante les regards surpris ;
Le soir, quand la Belle en cornette,
Quitte ses roses & ses lys,
N'entrez point, à la sourdine,
Vous que charmoit sa beauté :
L'art reprend ce qu'il a prêté ;
La rose est changée en épine.

Fin du troisième Volume.